

Omnibus réédite trois romans de George Eliot

Au fil du temps

PAR MONA OZOUF

Pour la merveilleuse romancière anglaise, lectrice de Pascal et traductrice de Spinoza, la vie est une longue phrase qui ne peut se lire qu'à l'envers

Il y a d'abord la merveille de tenir entre les mains ce gros livre de 1 200 pages, où l'on est assuré de croiser de vieilles connaissances, Adam Bede, Silas Marner, la Dorothea de « Middlemarch », qu'on a fréquentés à 15 ans et jamais vraiment oubliés ; devenus lointains pourtant, et ici bienheureusement réunis. Avec eux, on retrouve celle qui les a inventés, la romancière qui avait choisi de signer George Eliot pour témoigner son admiration à l'autre grande George, la française, et son amour à l'homme, George-Henry Lewes, avec qui elle vivait « dans le péché ». Une étonnante personne, cette Mary-Ann, lectrice de Pascal et traductrice de Spinoza, qui s'était convertie sur le tard, et d'un seul élan, à l'amour et à l'art romanesque.

La conversion, c'est toujours ce qu'elle met au centre de ses grands romans. Les trois que voici racontent tous l'histoire d'une transformation qui est comme un nouveau baptême. Adam Bede troque l'obscur désir d'une jolie sottise contre l'amour rayonnant de Dinah. Dorothea répare l'erreur d'un premier mariage avec un homme à l'âme ingrate. Silas Marner, qui a perdu le pouvoir d'aimer, le retrouve à travers une enfant tombée du ciel. Chaque fois la souffrance est l'instrument d'une éblouissante renaissance, et si celle-ci est spécialement promise aux êtres que l'égoïsme n'a pas minéralisés, elle n'est pas interdite non plus à l'humanité moyenne : même la futile Rosamond de « Middlemarch » a son moment de grâce, aucun caractère n'est taillé dans un marbre définitif, chaque vie se retourne et se rachète.

Tout l'art de la romancière est de préparer de loin la régénération de ses héros et de faire se déplier lentement les existences comme autant de fleurs japonaises. Comme Stendhal allume dans l'église de Verrières le reflet de sang qui promet l'échafaud à Julien, George Eliot sème au long des pages les petits cailloux annonciateurs : la couleur d'or, sur les pièces qu'amasse Marner l'avare, est le fascinant maléfice qui le retrace d'un homme ; mais retrouvée sur les boucles d'une petite fille, elle devient le talisman qui le rend au monde des vivants. Il faut aller à la fin du roman pour comprendre

que rien dans sa texture n'a été insignifiant : « *Commencant par un long chemin, loin du point véritable et procédant par boucles et zigzags, nous arrivons de temps en temps là où, précisément, nous devons aboutir.* » La vie est une longue phrase, qui ne peut se lire qu'à l'envers.

Est-il ami ou ennemi de l'homme, ce temps dont force est bien d'attendre le déploiement ? Ennemi, si on songe qu'il recèle pour chacun de nous le pire, c'est-à-dire l'heure où nous devons « *contempler les traits immobiles de la mort sur le visage de ceux qui ont fait partie de notre vie.* » Et ami, pourtant, puisque seule sa coulée permet à l'être

de découvrir sa vérité. Pour Dorothea, assise immobile dans la pénombre et repassant en esprit les circonstances arides de sa vie conjugale – merveilleuse scène songeuse dont Henry James se souviendra dans son « Portrait de femme » –, la méditation cruelle du passé est le prix à payer pour pouvoir rebondir un jour, et percevoir à nouveau l'amitié du temps.

Avec pareille philosophie, on comprend que la romancière prenne ses aises et son temps. George Eliot mène de front plusieurs intrigues à la fois, croise et entrecroise dans « Middlemarch » l'histoire de Dorothea et de Ladislaw à celle de Rosamond et de Lygate, de Fred et Mary

Garth, au risque d'égarer son lecteur et de perdre le fil, certaine pourtant de le tenir toujours, tant « *les existences humaines, comme le dit Adam Bede, sont aussi intimement mêlées les unes aux autres que l'air que les hommes respirent.* » Elle ne renonce jamais à faire monter sur la scène principale, pour deux ou trois petits tours de manège, le pasteur, le bourrelier, l'aubergiste, l'instituteur, à faire place au commentaire inépuisable dont la commère du village accompagne le déroulé des jours. A quoi elle ne se prive pas non plus d'ajouter le grain de sel de ses propres réflexions.

Ces beaux romans touffus, à 15 ans, on les lisait au galop, aimanté par le destin des figures auxquelles on s'identifiait passionnément, cette Dinah, cette Dorothea que George Eliot elle aussi chérissait. On ralentissait quand elles apparaissaient, accélérât quand se montraient les comparses, et sautait sans scrupules les apartés pédagogiques de l'auteur. Aujourd'hui – est-ce parce qu'on est rassuré sur le sort des héros, parce qu'on a appris à percevoir l'ironie dans le prêche ou parce qu'on s'est soi-même converti aux séductions de la lecture ? –, on s'enchantait au contraire des détours de la romancière, épouse son

allure buissonnière, adore ses digressions et ne se lasse pas de converser avec elle à bâtons rompus, en flânant sous les ormes du pré communal.

M. O.

« Middlemarch », « Adam Bede », et « Silas Marner », par George Eliot, Presses de la Cité, « Omnibus », 1 278 pages, 145 F.



Mary Ann Evans, dite George Eliot (1819-1880), connu son premier succès avec « Adam Bede » (1859). Ses romans dépeignent la vie rurale et provinciale anglaise.